

Le ramadan à la campagne

L'été 1950, comme tous les autres étés, fut chaud. Les fidèles ressentaient non pas la faim mais la soif. La déshydratation du corps a plus d'effet sur le psychisme qu'un estomac vide. L'époque des moissons, une des plus importantes pour le processus d'engrangement des récoltes, coïncidait avec celle du ramadan.

Ma mère m'avoua plusieurs années plus tard que la plupart de mes oncles avaient bu des gorgées d'eau pour sauver leur vie. Mon père, connaissant le Coran, leur conseilla de prendre juste le nombre de gorgées suffisantes pour se désaltérer et se mettre hors de danger, à charge de jeûner trois jours pour chaque jour de jeûne rompu et ce, lorsque le climat deviendrait plus clément.

Le ramadan à l'époque des moissons rendait l'activité champêtre nocturne. La fraîcheur de la nuit et du matin encourageait les fellahs observant le ramadan à s'acquitter des tâches dures pour se soustraire à la fourmaise diurne. Pendant le reste de la journée, le repos et le sommeil s'avéraient utiles. L'activité sous le clair de lune marquait les enfants de mon âge qui s'adonnaient à des jeux de *Dar dahmandar* et le jeu de *Rhomède elbèd*.

Au coucher du soleil, les femmes et les enfants se mettaient devant notre maison pour attendre l'annonce d'*almaghrib*, coucher du soleil, signe de rupture du jeûne. Du haut de la colline que nous habitons, Taza-Haut et surtout le Mont Toumzit étaient visibles. L'explosion d'un obus sur le flanc du Mont Toumzit signalait le coucher du soleil et la rupture du jeûne.

Nous voyions d'abord la fumée de l'explosion s'étirer dans le ciel avant que la détonation ne nous parvienne à l'oreille. Selon la direction du vent, souvent la détonation ne nous parvenait pas. La vue de la simple fumée montant dans le ciel sur le Mont Toumzit garantissait le signal de la rupture du jeûne.

Le *fqih* local, un vieillard à la vue défectueuse, disposait d'une vieille horloge pour repérer le temps. Hésitant, il n'arrivait jamais à annoncer la rupture du jeûne sans l'aide de mon père dont la montre était fort appréciée durant le mois du ramadan.

L'époque des moissons

À la campagne, les cousins et les cousines ne manquaient pas et nos parents nous gardaient ensemble dans la maison de mon oncle Mohand, l'aîné du clan. Les travaux des moissons s'effectuaient grâce à l'entraide familiale. Tous les adultes mâles devaient moissonner tous les champs, *mterate* du clan, sans exception. La restauration des moissonneurs était assurée collectivement. Lorsque le clan faisait appel à des moissonneurs à la tâche, *chouwala*, c'était au clan de régler leur salaire, leur hébergement et leur nourriture.

Ainsi, il y avait une espèce de *touiza* clanique (travail communautaire réalisé par le clan) pour la moisson et une *touiza* tribale pour les travaux de confection du dôme de paille (*temmoune*). Dans la *touiza*, le travail n'était pas rémunéré tandis que les repas et les rafraîchissements étaient offerts gratuitement.

Les mâles de la tribu ne peuvent pas se soustraire à l'appel de la *touiza* sauf pour un cas de force majeure. Tous les fellahs peuvent faire appel à la *touiza*, surtout pour la confection de la meule de paille dont la dimension signifiait la position sociale du fellah et caractérisait l'abondance de la récolte.

Mes souvenirs des moissons ne retiennent que l'image du tablier (*tebe'nda*) que portait mon père, la faucille à lame recourbée comme un croissant et les espèces de dés taillés dans le roseau (*sabba~ate*) pour protéger les doigts lors de la coupe des épis et lors de la confection des gerbes, *tadla*. J'étais petit et je ne pouvais pas aller au champ. Quand j'ai eu le courage d'y aller, j'ai failli presque perdre mon œil. Au cours de cet été, j'étais témoin de la confection de corde à l'aide des poils des caprins. C'était mon oncle Mohand qui excellait dans ce métier.
